

Le coup de cœur de Jean-Bernard POUY

Un auteur se couche devant un concurrent.

Après tout, ce roman m'est dédié. Je suis donc convié à en parler, d'autant plus que ce texte m'a ravi (au sens premier du mot). J'étais comme une Sabine dans les bras noueux d'un Romain. Ça part d'un épisode breton, d'un matin brumeux et relativement glacial au Festival de Lamballe. M'étant réveillé très tôt, je me suis retrouvé dans les rues désertes et grises du Dimanche. Personne. Les arbres humides et sombres. Le silence ouaté par les nuages bas. Aucune tristesse. Pas de glauque. Le calme avant une possible tempête. Un tout petit peu de tristesse.

Et, tout à coup, je vois un type assis sur un banc, de dos, recroquevillé, tout seul. Une vraie apparition. Un zombie, un mort-vivant, peut-être un fantôme. Je ne sais pas qui c'est, il ne sait pas que je suis vingt mètres derrière lui. Je prends cette ombre en photo, un cliché obligatoirement un peu merdique, avec un appareil jetable. Après je découvre l'inconnu. Pascal Garnier. Aussi matinal que moi. Autant désœuvré que généralement inquiet du jour qui se profile. Un peu perdu loin de chez lui, de son atelier, de ses proches.

Pas du tout amer. Juste décalé. Comme ce matin de novembre qui tente de s'organiser autour de lui.

Plus tard, je lui ai envoyé cette photographie qui lui a procuré un plaisir auquel je ne m'attendais pas. J'étais content. Tout simplement.

Et voilà que cette simple photo est le point de démarrage de son roman, *La Théorie du Panda* (éd. Zulma). Comme quoi... Et ce texte, je le trouve (plus même, je le vis) aussi décalé que Pascal, sur son banc, dans le petit matin breton. Si c'est un formidable roman noir, ce n'est pas uniquement grâce aux explications finales, qui noircissent plus qu'elles n'éclairent le destin des êtres habitant ce récit comme des ombres à la fois inquiètes et étrangement calmes. C'est surtout qu'à travers des moments doux, l'amour de la cuisine, les pérégrinations de zinc, l'approche que chacun a de l'autre, l'amour toujours possible, l'apparent détachement face aux jours, se pointe, s'installe, se fige, comme une mauvaise graisse, ce qu'on appelle la diffuse douleur du monde. Ce dysfonctionnement métaphysique qui en fait plus pour la grandeur du polar que les enquêtes de flics ou les délires de médecin légiste.

La raison du récit, brutale, inédite, impossible à prévoir, n'est pas une résolution. C'est une belle illustration de ce qu'on appelle le manque. Et c'est aussi une belle leçon de morale. La vraie, la dure, la difficile. D'ailleurs, pour un être humain qui veut encore se regarder dans un miroir, c'est aussi la seule possible.

En ayant eu, avant, une terrible trouille.

Il faut lire ce parcours et, ensuite, s'asseoir sur un banc, au milieu d'un autre banc, mais de brume, celui-là.